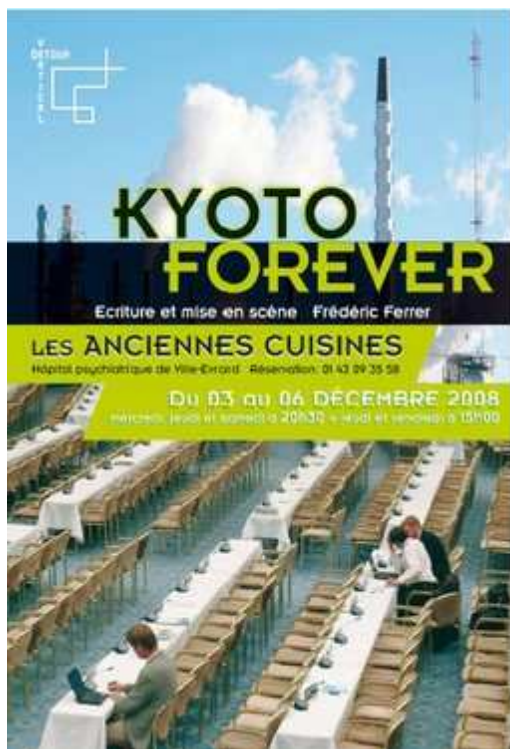


Le temps du climat (6/6): et le protocole de Kyoto devient une pièce de théâtre

05 déc 2008 Par [Jade Lindgaard](#)

Une salle de conférence, des négociateurs au travail, un texte en cours d'élaboration projeté au mur. Nous sommes en décembre 2007 à Bali. Les diplomates internationaux négocient la feuille de route préparatoire à l'après protocole de Kyoto. Mais ils sont assis autour d'une table tordue qui les oblige à des postures ridicules, ont des tics de langage, et la Chine se bat pour une virgule absurde que tout le monde finit par oublier.

Nous ne sommes pas dans l'enceinte d'une négociation de l'ONU mais sur la scène d'un théâtre, dans un pavillon de l'hôpital psychiatrique de Ville-Evrard. L'auteur et metteur en scène de théâtre, Frédéric Ferrer, y dirige *Kyoto forever*, une satire de la diplomatie du climat. C'est drôle, le texte est truffé de faits et de citations véridiques, et cela crée un saisissant effet de réel alors que se déroule jusqu'au 13 décembre une conférence mondiale sur le climat en Pologne. Habituellement, les G8 s'accompagnent de contre-sommets contestataires. Cette fois-ci, la réunion de Poznan est flanquée d'une pièce de théâtre loufoque.



La réussite est d'autant plus remarquable qu'un spectacle autour d'un traité international contre le changement climatique, c'était un pari risqué. Comment intéresser le public à des échanges hyper techniques? Quelle part de dénonciation militante? Comment accorder de la place à la poésie sans paraître vain?

Au final, *Kyoto for ever* réussit à saisir l'étrange objet politique et social que sont les négociations internationales sur le climat. Ce mélange d'impératif moral («*le monde nous regarde, le monde nous attend*») martèle le personnage «Indonésie»), d'interminable diplomatie soucieuse du détail jusqu'à l'absurde, de rapports de force indépassables et d'accès de cynisme, soudain sans pudeur.

- «Quelqu'un s'oppose-t-il à l'expression "pays industrialisés"?»

«*Quelqu'un s'oppose-t-il à l'expression "pays industrialisés"?*» La question ouvre la scène de discussion de la feuille de route de Bali, moment d'anthologie de la pièce. Le texte est parsemé de crochets, de traits surlignés en jaune, vert, bleu et gris. Le personnage «*Etats-Unis*» demande que la feuille de route soit précédée de l'adverbe «*éventuellement*». «*Barbade*» s'y oppose : «*l'eau monte, nous allons couler*». «*Iran*» s'insurge contre le coût pour les délégations du G77 de ce séjour de quinze jours à Bali. Le président de séance demande qu'on en revienne à l'étude du texte. «*Iran*» demande une comparaison du budget de Bali et des dépenses qu'aurait générées la tenue de la conférence à Munich. Le président fait valider le paragraphe 1.1. «*Chine*» veut revenir au préambule. «*Russie*» philosophe : «*Tout va si vite alors que tout pourrait aller si lentement.*»

Ainsi défilent les heures et les jours de réunion. Entrées et sorties des conférenciers s'accompagnent d'un tonitruant générique qui les écrase chaque fois davantage. Les interruptions de séance se multiplient. Ils s'y draguent, s'y disputent sur la notion de vérité scientifique. Révèlent leur passion secrète pour le modélisme. Et comparent les vertus d'une éolienne miniature... actionnée par la lumière d'une lampe de poche à celles d'une maquette d'avion propulsé par un élastique «*écologique*».

C'est de plus en plus absurde. Mais il faut se dépêcher pour ne pas rater la prochaine réunion sur la déforestation à Zagreb. «*Russie*» s'inquiète du doublement des prix des chambres d'hôtel. Le président de séance pète les plombs et réapparaît en journaliste de radio roucoulante qui adore les mises en scène de Frédéric Ferrer mais «*ne comprend rien au changement climatique. Ça vous intéresse beaucoup non?*».

Avant de repartir, encore une interruption de séance. Apparaît «*Chine*», intégralement vêtu de *vert*: veste, pantalon, chemise, chaussures. Suivi d'«*Iran*», virevoltante dans une robe de l'exact même vert. Puis d'«*Etats-Unis*», drapée dans la même couleur. Et ainsi de suite. Tous les pays sont là. Ils dansent sur scène, montent sur la table, accomplissent une chorégraphie de groupe qui rappelle une campagne de publicité pour une marque de vêtements américaine. L'un joue avec des raquettes de badminton vertes, l'autre agite un Yo-Yo vert, une autre encore mange une pomme granny-smith. C'est la grande fête du greenwashing, et sur une musique un peu mélancolique, ses modèles provoquent le public, l'interpellent en riant, miment l'extase, l'aguichent en prenant des airs de pop star. Un peu plus tard, un Vélib' entre en scène.

Soudain tout s'arrête. «*Etats-Unis*» est désolée : elle doit quitter la conférence avant la fin, ne savait pas que cela durerait un jour de plus. Mais elle s'intéresse «*beaucoup au changement climatique*». Surtout, «*Tenez-moi au courant*». Malheureusement, elle n'a d'autre choix que de repartir. Son billet d'avion est «*not open*».

Est-ce vraiment si surréaliste?